

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3009.

SAMEDI 21 AOUT 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LORD KITCHENER EN FRANCE

Sur l'invitation du gouvernement français, S. E. lord Kitchener est venu, lundi et mardi derniers passer quelques heures en France. Accompagné de M. Millerand et du général Joffre, il a parcouru tout le front de nos troupes, de la gauche à la droite et s'est intéressé à toute l'organisation de nos lignes. Il a également rendu visite au maréchal French et a inspecté l'armée anglaise. Au cours de ce déplacement, le Ministre de la Guerre anglais a réglé avec les chefs français et britanniques toutes les questions concernant la coopération militaire des deux pays. Notre photographie représente lord Kitchener passant, avec M. Millerand et le général Joffre, une de nos armées en revue.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

AU VOLEUR !

Au château de Wilhemshoë, près de Cassel, le guide chargé de diriger les étrangers à travers les vastes appartements impériaux, ne manque pas de signaler à son troupeau de visiteurs la richesse et l'élégance de certaines tentures, velours violet ou soie vert olive, semés d'abeilles brodées en or, et la beauté de plusieurs meubles qui sont en effet du goût le plus parfait. Jérôme ! fait le cicérone en clignant de l'œil, avec un air de dire : « Ça c'est du solide et du bon, ça n'est pas de la camelote allemande » Ces belles choses datent en effet du temps où Jérôme Bonaparte, frère de Napoléon, habitait Wilhemshoë ; il avait rempli le château de merveilles venues de Paris ; elles sont restées là, pour la plupart, et les Prussiens s'en font honneur. Le fait, d'ailleurs, n'est pas unique : en bien des résidences souveraines ou seigneuriales d'Allemagne et d'Autriche, les guides font admirer aux touristes certains objets d'art qui détonnent agréablement parmi la lourdeur et la complication des ornements de style boche ; et la phrase, en ce cas, est toujours la même : « Ça, c'est du temps que les Français occupaient le pays ».

Ce dont vous pouvez être bien assurés, c'est que, aux curieux qui dans un siècle visiteront les châteaux, les hôtels de ville, les églises ou les monuments quelconques de la Belgique et de la région du nord de la France, aucun cicérone n'aura à prononcer phrase similaire, et, s'il arrive qu'on signale quelque chose qui soit « du temps que les Allemands occupaient le pays », ce ne pourra être qu'une ruine, un coffre-fort éventré, des traces d'incendie ou de mitraille sur des architectures vénérables, ou des tombes de femmes et d'enfants éparses dans la campagne.

Ah ! c'est qu'ils ne laissent rien, eux ! Ces prétendus élus de Dieu ont si bien avili la guerre, qu'ils l'ont rendue, disent-ils, commerciale. Entendez par cet euphémisme qu'ils raflent tout ce qui leur semble avoir une valeur quelconque et que le pillage est organisé chez eux aussi officiellement et minutieusement que tout le reste. C'est le triomphe du cambriolage militarisé et discipliné.

Car ce serait une profonde et néfaste erreur d'imaginer que les vols partout constatés sur le passage de l'armée du Kaiser doivent être considérés comme des faits isolés, imputables à des *fricoteurs* indisciplinés. Il est plus que prouvé aujourd'hui, par des centaines et des milliers de témoignages indiscutables, que l'ordre de pillage émane des chefs et que la besogne est préparée d'avance dans les bureaux de quelque état-major. La chose est exécutée avec discipline et méthode ; tout le monde y excelle, à croire que les Boches apprennent cela à la caserne, comme le pas de l'oie ou la manœuvre des pompes à gaz empoisonnés. Sur un signal, généraux, officiers, médecins, aumôniers, tous se font escarpes, sortent des voitures régimentaires leurs fausses clefs, leur pince-monseigneur et leurs lampes à chalumeau pour l'ouverture des coffres-forts ; et si, par très grande exception, se manifeste, dans l'exécution de cette manœuvre, quelque hésitation, c'est toujours parmi les simples soldats qu'on a pu la constater, jamais parmi les officiers supérieurs ou autres, tous nobles, comme chacun sait, tous gentilshommes ou se disant tels, et tous imbus à ce point de leur supériorité morale qu'ils se proclament hautement comme étant les instruments de la Providence, chargés de semer par le monde le germe bienfaisant de la kultur germanique.

Cette organisation hiérarchique du pillage constitue un phénomène si extraordinaire que l'histoire hésitera peut-être à l'admettre. Mais comme en tous les endroits où les dévaliseurs du Kaiser ont travaillé, l'opération s'est accomplie dans des conditions parfaitement identiques, et partout avec le même ordre, les mêmes procédés et la même précision, il est impossible de n'y point reconnaître la froide exécution d'une instruction venue de haut, et d'un moyen de guerre préalablement étudié par des théoriciens aussi habiles que dénués de scrupules.

Voyez ce qui s'est passé à Louvain : un récit

très circonstancié du martyre de la vieille cité universitaire a été écrit par un témoin oculaire dont nul ne peut mettre en doute l'autorité et la conscience, M. Hervé de Gruben, dont le récit est appuyé d'ailleurs de la haute approbation de Mgr. Deploige, président de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain, qui, lui aussi, assista, aux côtés de M. de Gruben, à la prise de possession, — encore un euphémisme, — de l'armée impériale.

Je passe sur les incendies de la bibliothèque, de l'église Saint-Pierre, etc., sur les fusillades de femmes et de vieillards, sur toutes les atrocités dont Louvain fut le théâtre depuis le 18 jusqu'au 27 août. A cette date, les troupes belges étaient repoussées, l'ennemi occupait déjà la plus grande partie du pays, et Louvain croyait n'avoir plus qu'à panser ses plaies et se préparer à supporter avec dignité le joug du vainqueur qui n'en était plus à craindre un retour offensif, encore moins une surprise ou une révolte, puisqu'il ne restait dans la ville que des bourgeois, âgés pour la plupart, des femmes, des enfants, des prêtres, des malades ou des blessés. Et voilà que, tout à coup, ordre est donné à tous, riches ou pauvres, d'évacuer leurs demeures et d'en laisser les portes ouvertes. Pourquoi ? On va bombarder Louvain et l'autorité allemande, toujours prévoyante, songe à mettre en sûreté la vie des habitants.

En moins de deux heures, quarante mille personnes sont dans les rues : on les répartit par groupes ; sous la conduite de soldats allemands, ces groupes sont conduits à divers endroits ; plusieurs sont menés vers la gare, poussés dans des trains et expédiés en Allemagne ; d'autres traînés vers Tirlemont ; d'autres encore se retirèrent par la route de Tervueren, ou furent chassés vers Anvers. On ne connaît pas encore tous les épisodes de ce lamentable et tragique exode ; mais ce que l'on sait c'est que, à midi, ce jour-là, Louvain ressemblait à un tombeau et un silence de mort planait sur les rues désertes. Toutes les maisons vides, toutes les portes béantes.

Et ceci épargna à la garnison prussienne la peine de les enfoncer, car, de bombardements il ne fut plus question, et le départ forcé des habitants n'avait d'autre but que de laisser le champ libre aux dévaliseurs impériaux. Le pillage commença à midi : les soldats sous la conduite de sous-officiers, entraient dans les maisons par petits groupes, brisaient à coups de crosse les fragiles panneaux des garde-robes, fracturaient avec la pointe des baïonnettes les tiroirs des secrétaires. Les coffres-forts étaient ouverts à l'aide d'un matériel spécial. Le contenu des meubles était répandu sur le sol et chacun faisait son choix. Ce que les pillards ne pouvaient emporter était déchiré, brisé, sali. Ensuite ils passaient par la cuisine et descendaient à la cave. Enfin, la panse et les mains pleines, ils portaient triomphalement à la gare leur butin, soigneusement emballé en des caisses solides.

Le travail dura huit jours au bout desquels il fut permis aux Louvanistes de rentrer chez eux. Les premiers qui revinrent furent ceux que des détachements prussiens, ne sachant où les conduire, avaient promenés tout ce temps-là dans la campagne, tandis que les camarades cambriolaient les maisons de la ville.

A Tongres, même manœuvre : « les dix mille habitants sont chassés par les champs pendant que les troupes de Sa Majesté impériale vident les demeures et les magasins. Toute l'argenterie découverte est alignée sur les trottoirs avant d'être soigneusement chargée sur des chariots ». De Malines partent vingt-huit trains de butin. A Wolverthem, à Namur, à Orp-le-Grand, à Herve, à Andenne, partout, le vol s'opère avec la même méthode, et sous l'œil encourageant des officiers qui président à l'opération et mettent toute leur attention à ce que l'ouvrage soit bien fait. A B..., l'échevin, retenu comme otage, offre à l'officier supérieur qui loge chez lui, toutes les clefs de son habitation, et celles des principaux meubles qu'elle contient. « Ces clefs sont inutiles », répond noblement l'Excellence. Le lendemain, en effet, toutes les portes, toutes les armoires, tous les tiroirs étaient fracturés et la maison saccagée de fond en comble. A Herve on put constater que les dévaliseurs possédaient une compétence évidente : dans le cabinet d'un médecin, tous les instruments de quelque valeur et les appareils nouveaux avaient

fixé le choix du preneur ; d'un thermo-cautère, par exemple, on n'avait enlevé que les pointes en platine ; on avait emporté jusqu'à des dentiers !

C'est dans des autos d'officiers qu'est entassé le mobilier du château de M. Van Damme, près d'Audenarde. Les généraux, les princes mêmes s'emploient à empiler pêle-mêle dans des caisses les argenteries, les chromos, les toilettes de bal et les draps de lit. Le livre de M. Pierre Nothomb, *les Barbares en Belgique*, auquel il faut toujours revenir, car il est écrit d'après les enquêtes officielles et les dépositions de témoins oculaires, nous montre le duc de Gronau président en personne à l'enlèvement de cent quarante-six couverts d'argent, de deux cent trente-six cuillers de vermeil, de trois montres en or, de neuf livrets de caisse d'épargne, de quinze cents bouteilles de vin, de soixante-deux poules, de trente-deux canards et d'une quantité de linge d'enfants, le tout emporté comme souvenir du château de Villers-Notre-Dame où il a reçu l'hospitalité. Et Son Altesse impériale et royale le prince Eitel-Fritz, fils du Kaiser, ayant séjourné pendant une semaine dans un château des environs de Liège, remercie ses hôtes en faisant emballer sous leurs yeux toutes les robes qu'il peut trouver en fouillant les armoires de la châtelaine et de ses filles.

Il est si manifeste que ces goujateries et ces rafles sont commises « par ordre supérieur » que parfois, — oh ! rarement ! — de simples soldats s'en indignent, mais n'en volent pas moins, parce que tel est l'ordre. Un carnet de route trouvé sur le fantassin Klein mentionne le récit du pillage de Louvain, récit qui se termine par ces mots : « Cette journée m'inspire un dégoût que je ne pourrais décrire ». Et un autre soldat, à W..., apportant l'argent, produit de sa rapine, à une religieuse, lui dit : « Voici, ma sœur, pour vos bonnes œuvres. Ne me méprisez pas : JE SUIS OBLIGÉ DE PILLER, mais je ne suis pas un voleur ».

Je ne sais pas vraiment pourquoi j'insiste et m'efforce d'établir que ces brigandages éhontés sont dirigés et commandés par les états-majors. Aucun Allemand ne songe à le nier : cela leur paraît tout simple à ces officiers infatués de leur *kultur* ; ils ont l'occasion de se meubler, d'habiller leurs femmes et de garnir leurs caves à bon compte et ils en profitent ; bien plus, ils le proclament ingénument. Ce qui ne pourra pas servir dans leur ménage sera vendu à leur bénéfice. Encore une fois, en fait de vol, quand il s'agit des Boches, il ne faut s'étonner de rien, pas même... Mais je veux terminer par cette anecdote particulièrement savoureuse :

A Bourgonce, village de l'arrondissement et du canton de Saint-Dié, pendant l'occupation allemande au début de la guerre, un prêtre saxon, aumônier militaire, sollicita de M. l'abbé Mathis, curé de la paroisse, la permission de dire la messe dans son église. L'autorisation fut accordée sans difficulté ; mais quand le confrère teuton eut terminé son office suivi de son action de grâces, le bon curé étant rentré dans son église s'aperçut avec stupeur qu'il n'y restait rien ; vases sacrés, linges d'autel, ornements, le prêtre saxon avait tout pris comme « butin de guerre », et, dès la fin du Saint-Sacrifice, avait emballé le tout à destination de l'Allemagne ; les statues du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge formaient le contenu d'une caisse à part.

Décidément les Allemands ont raison : ils sont *hors de pair* et rien ne peut leur être comparé : un peuple dont les prêtres cambriolent les tabernacles, dont les princes chippent les poules dans les basses-cours et dont les altesses royales volent les draps de lit, ce peuple-là ne ressemble à aucun autre ; il en est lui-même persuadé ; au point que, tout récemment, un philosophe teuton se lamentait de ce que cette supériorité de ses concitoyens leur attirât la jalousie universelle : « Quand l'Allemand sera-t-il donc aimé dans le monde ? » demandait ce Boche hilarant et il fournissait la réponse : « Seulement quand le monde sera à la hauteur de la culture allemande ; seulement quand nos qualités nationales seront le partage de toute l'humanité et qu'on ne nous les reprochera plus !... »

Les qualités allemandes, partage de toute l'humanité ! Merci ! Une colossale caverne d'Ali-Baba, alors !

G. LENOTRE.



LES CORNEMUSIERS ÉCOSSAIS. — A chacun des alliés, sa musique. — Les Écossais ont conservé leurs cornemuses d'où ils tirent des accents guerriers qui ne sont pas moins entraînants que les notes éclatantes de notre clairon.



UNE NOUBA SÉNÉGALAISE. — Les Sénégalais restent fidèles à leurs tam-tams dont les notes tour à tour mélancoliques et bruyantes réjouissent leurs oreilles et excitent leur ardeur au combat.

MUSIQUES EXOTIQUES SUR LE FRONT.



CHEVAUX DE FRISE ET RÉSEAUX DE FIL DE FER. — Ce sont encore les moyens les plus efficaces de protéger nos lignes et d'enrayer les attaques de l'ennemi. Toute la région où l'on se bat forme maintenant un vaste enchevêtrement de fils barbelés au milieu desquels sont pris les chevaux de frise. Ainsi la guerre moderne fait parfois penser aux *Commentaires de César* où les *impedimenta* semés sur les routes par le grand capitaine jouent de si mauvais tours aux ennemis de Rome.



AUX ENVIRONS D'ARRAS. — Voici bien les avatars de la guerre de taupes que nos ennemis ont imposée à nos soldats !... Les Allemands ont fait sauter une mine; nos braves troupiers en ont immédiatement occupé l'entonnoir et s'y sont fortifiés. Sans perdre de temps, ils se mettent en devoir de creuser, à leur tour, une nouvelle mine plus bas que la précédente. On en voit l'entrée, à la droite de la photographie, près de l'endroit où l'un des nôtres se trouve assis.



LES NOUVELLES INVENTIONS EMPLOYÉES POUR LA GUERRE. — Poste de télégraphie sans fil, avec combinaison téléphonique accouplée.



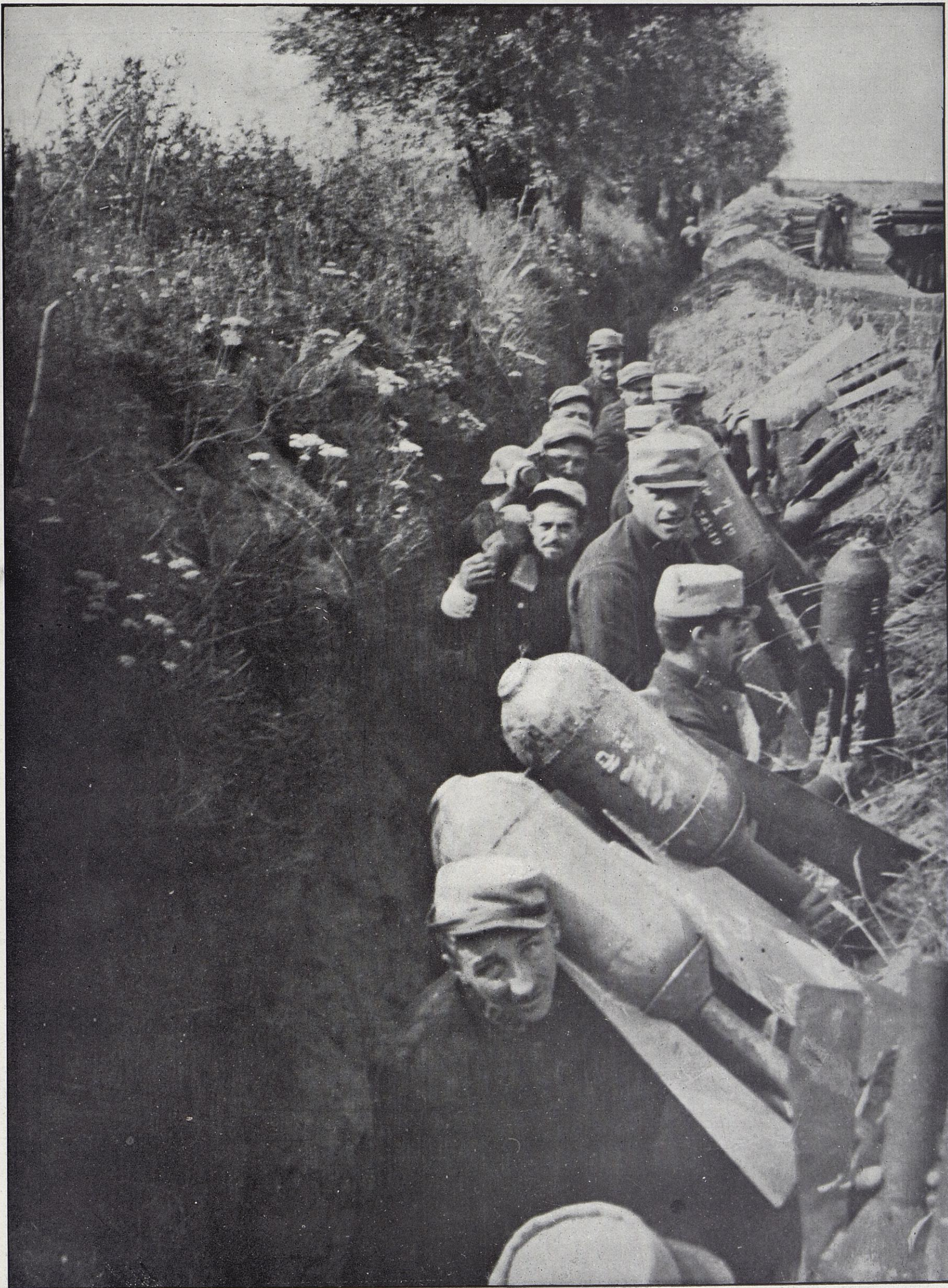
AU BOIS D'AILLY. — Une tristesse infinie plane sur ce champ de désolation. Tour à tour, tous les moyens de dévastation se sont acharnés sur ce paysage dénudé. Ces vallonnements, ce sont des pluies d'obus qui les ont creusés.



TRANCHÉE D'ÉTÉ. — Dans ces terrains sablonneux, la chaleur est intense. Pour se garantir du soleil, nos braves soldats ont inventé ce système de stores — « on se croirait aux bains de mer », disent-ils !



TRANCHÉE DE FEU. — En toute première ligne, dans les tranchées conquises de la veille, on ne peut se permettre tant de luxe. C'est à côté des cadavres de leurs ennemis que nos hommes montent leur vigilante garde.

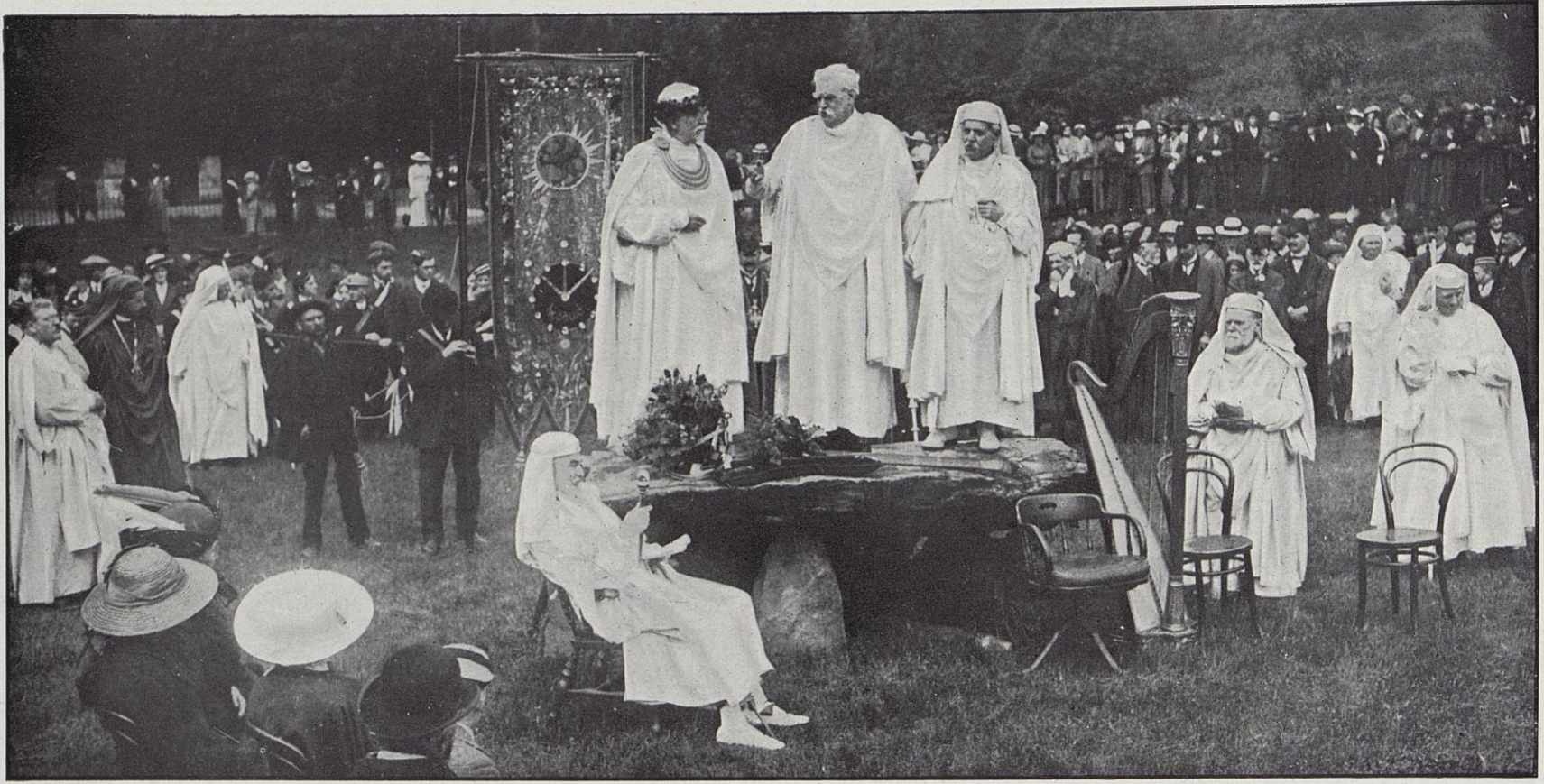


UN NOUVEL ASPECT DE NOS TRANCHÉES. — Nous avons donné dans notre dernier numéro quelques explications sur le nouvel obus à ailettes. Cette invention, dont la puissance a déjà fait ses preuves, est maintenant employée d'une manière courante sur le front. Elle ne va pas sans modifier d'une manière pittoresque l'aspect de nos tranchées où on en emmagasine de fortes provisions. La consommation de ce nouveau projectile est, en effet, très active. Et la vue de ce boyau qui en est gorgé n'est-elle pas au plus haut point rassurante, en nous indiquant combien la crise des munitions est aujourd'hui surmontée ?



HÉROS D'HIER ET HÉROS DE DEMAIN (Dessin de C. B. de Jankowski.)

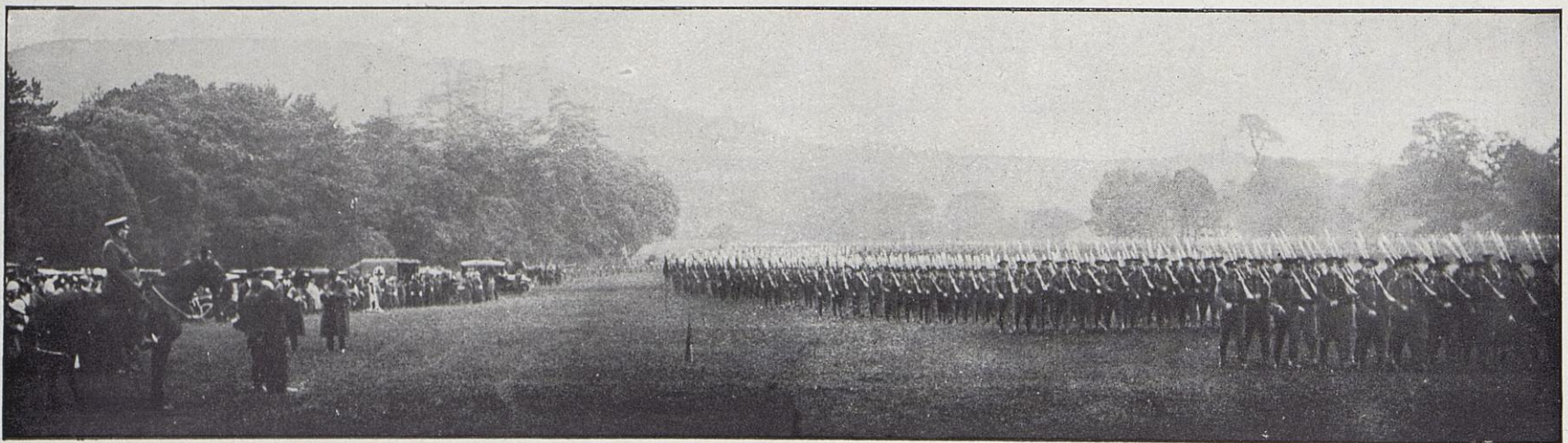
Des éléments de la « classe 16 », maintenant instruite et équipée, ont traversé Paris ces jours derniers. Aux abords d'une grande gare de la rive gauche, un de nos dessinateurs fut témoin de cette scène émouvante : une compagnie de jeunes soldats se rencontra avec un groupe de grands blessés, récemment rentrés d'Allemagne. Spontanément et unanimement, sans s'être concertés, ces héros d'hier saluèrent ces héros de demain — et la foule, électrisée par ce geste chevaleresque, engloba dans une même acclamation ceux qui ont fait leur devoir et ceux qui brûlent de le faire.



TRADITIONS ET CÉRÉMONIES CELTIQUES. — Comme chaque année, à pareille époque, les habitants du Pays de Galles, viennent de célébrer leurs fêtes druidiques, d'allures si curieusement païennes. De nombreux « Tommies », revenus du front, assistaient aux cérémonies.



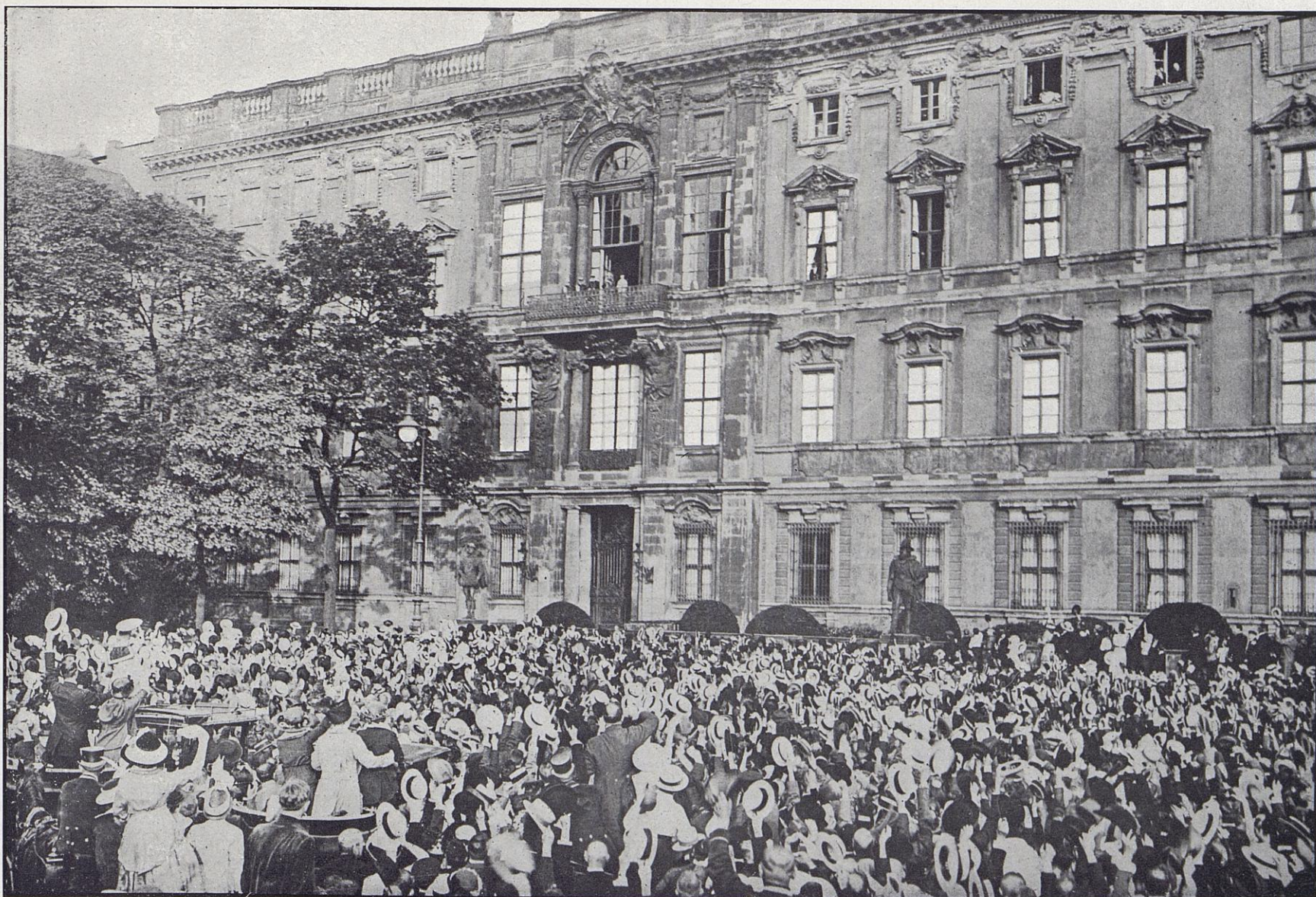
UN DISCOURS DE M. LLOYD GEORGE. — Le ministre anglais des munitions, qui est Gallois de naissance et fort populaire dans cette province, avait tenu à aller assister aux pittoresques solennités. C'est à Bengar que Lloyd George prononça le fameux discours, au cours duquel il dit que, « le poids de la guerre mondiale reposait sur les épaules de l'Angleterre ».



UNE REVUE IMPRESSIONNANTE. — M. Bonar Law, secrétaire d'Etat aux Colonies, accompagné du général Sam Hughes, commandant des forces canadiennes, passe en revue l'armée de 40.000 Canadiens, qui s'exercent, en ce moment, en Angleterre.



LES VOYAGES DU PRÉSIDENT. — Il y a quelques jours, la série des voyages, que le Président fait aux armées, amena M. Poincaré à se rendre dans les Vosges. Notre photographie représente le Président à son arrivée à Gérardmer. A la droite du chef de l'Etat, le général de Maud'huy ; un peu en arrière, coiffé d'un béret, le général de Pouydraguin ; sur le côté, en chapeau melon, le Directeur de la Compagnie de l'Est.



[Document allemand.]

ENTHOUSIASME ET JOIE DE BARBARES. — Le monde entier a été profondément scandalisé de la férocité avec laquelle les Allemands détruisirent, sans avertissement préalable, un superbe paquebot — *Le Lusitania*, — qui transportait des centaines de passagers inoffensifs. N'est-il pas vraiment écœurant de constater avec quelle frénésie de sauvages nos ennemis se sont réjouis de cet acte odieux ? Voici les cruels Teutons manifestant à ce sujet, et venant, le soir où la nouvelle fut connue, pousser des « hoch » de triomphe, devant le palais impérial, au balcon duquel se montrent des personnalités de la famille du Kaiser.

L'ABBAYE DE SAINT-DENIS ET LES ALLEMANDS EN 1871

Les générations trop jeunes pour avoir vu la guerre de 1870 ou pour en avoir conservé le souvenir sont parfois disposées à croire que les Allemands ont apporté dans la guerre présente des méthodes nouvelles, un mépris du droit des gens, une férocité, une fureur de destruction, un esprit de rapine sans précédent.

Il faut leur rendre cette justice qu'au cours des quarante-quatre ans qui viennent de s'écouler, ils n'ont pas seulement perfectionné leur outillage militaire, mais aussi développé leur kultur. En 1870, l'Allemagne se cherchait ; les pays germaniques n'étaient encore qu'une juxtaposition d'États entre lesquels, à côté d'aspirations communes, il y avait des rivalités et des jalousies. Le pangermanisme d'alors ne tendait guère qu'à grouper ces éléments épars, en dehors desquels se tenait l'Autriche qui n'avait pas encore oublié Sadowa.

La proclamation de l'Empire à Versailles fut le premier lien, dont, pendant un certain temps, la solidité put paraître douteuse. Mais le premier jalon était planté. A mesure que les rois se résignaient à n'être plus que des comparses, que la puissance du nouveau groupement se consolidait, d'autres aspirations prenaient naissance. La vieille idée germanique, brutalement réveillée par Bismarck, que la force prime le droit se transformait en celle-ci : « La force crée le droit ». Donc tout est permis aux forts ; les faibles n'ont qu'à subir leur loi. Comme l'Allemagne est forte, elle n'hésite pas à affirmer qu'elle est « au-dessus de tout » et à se faire, avec une inconscience qui stupéfie, honneur et gloire de ne tenir nul compte de ces vains scrupules dont les autres ont la faiblesse de s'embarasser.

Donc, dans la guerre actuelle, aucune considération ne les a retenus pour détruire, pour piller, pour voler, pour violer, pour massacrer. Tout ce qui est droit, droit public, droit privé, droit des gens, conventions, traités, engagements, promesses, signatures, ils se sont fait un jeu de le déchirer : « chiffons de papier » qui n'ont de valeur que dans la mesure où la force matérielle en impose le respect. Mais s'ils appliquent les procédés tantôt avec une brutalité, tantôt avec une sournoiserie qui sont également dignes de sauvages, si, par un contraste qui déconcerte, ils mettent au service d'une mentalité purement barbare les efforts de l'esprit scientifique, les découvertes de la science la plus haute, ses progrès les plus récents, ils n'ont rien innové. Tout ce qu'ils font est en germe dans ce qu'ils ont fait en 1870, de même que ce qu'ils ont fait en 1870 dérive de leur pratique de 1815.

Combien il est regrettable qu'il n'y ait pas eu, en 1870, de commission analogue à celles qui fonctionnent actuellement en France et en Belgique, qu'il n'ait pas été procédé alors à une enquête dont les constatations auraient été publiées et formeraient un recueil que tous les Français devraient connaître et qui aurait, depuis un demi-siècle, cloué l'Allemagne au pilori de l'Histoire.

On a beaucoup écrit sur la guerre de 1870. La seule nomenclature des ouvrages publiés forme un gros volume. Mais si l'on excepte les passages épars de ses souvenirs et de ses propos de table pieusement recueillis par son secrétaire dans lesquels M. de Bismarck se fait joyeusement gloire de quelques atrocités, à peine, dans toute cette littérature, un ou deux volumes bien ignorés enregistrent-ils une partie des crimes des envahisseurs d'alors.

Nous en sommes restés à la légende humoristique du vol des pendules. Les vieilles caricatures de Cham ne représentent les Allemands qu'avec un amoncellement d'horlogerie sur le dos. Les traditions locales n'ont pas été fixées. Les témoins ont en grande partie disparu. Les quelques récits qui ont été faits, parfois assez longtemps après les événements, dans des journaux locaux, manquent de base certaine d'authenticité et l'enquête que l'on tenterait de faire aujourd'hui serait singulièrement incomplète.

Il y a eu cependant bien autre chose que des vols de pendules. Il y a une haine profonde pour la France ; qui se manifeste dans l'ordre du jour du prince Frédéric-Charles daté de Sens, 1^{er} décembre 1870 :

« Soldats,

« Déployez toute votre activité ; marchons pour partager cette terre impie.

« Il faut exterminer cette bande de brigands qu'on appelle l'armée française.

« Le monde ne peut rester en repos tant qu'il existera un peuple français.

« Qu'on les divise en petites parties ; ils se déchireront entre eux ; mais l'Europe sera tranquille pour des siècles.

« Soldats ! vous qui avez du cœur, le moment est venu de vaincre ou de mourir ».

Précurseur du général Stenger, M. de Bismarck entendait, le 26 janvier 1871, le comte d'Arnim raconter la capture d'un grand nombre de prison-

niers, s'écriait, au témoignage de Moritz Busch : « Cela n'est pas réjouissant ; qu'en ferons-nous à la fin ? Pourquoi font-ils tant de prisonniers ? »

En 1870, la kultur n'avait encore inventé ni les pastilles incendiaires du professeur Ostwald qui ont fait merveille en Belgique l'année dernière, ni les appareils pour projeter des liquides enflammés. Mais les Allemands d'alors badigeonnaient de pétrole et incendiaient Ablis, Châteaudun, Orléans, Cherisy, les Aubrais. Ils se refusaient à considérer les francs-tireurs comme des belligérants et ils fusillaient tous ceux qui tombaient entre leurs mains. Ni les femmes ni les populations civiles, ni les propriétés n'étaient plus respectées qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Seulement les envahisseurs étaient beaucoup moins nombreux ; ils occupaient une portion du territoire beaucoup plus grande et les opérations militaires se poursuivaient avec plus de mouvement qu'à l'heure actuelle. Il est donc naturel qu'avec des moyens d'action moindres, les atrocités aient été moins nombreuses que dans la présente guerre.

Mais si les moyens d'action diffèrent, si la moindre portée des armes ne permet pas de lancer des obus à une quarantaine de kilomètres de distance, les procédés sont les mêmes qu'aujourd'hui. La Croix de Genève ne protège ni les médecins militaires, ni les infirmiers sur le champ de bataille, ni les hôpitaux dans les villes. Pendant le bombardement de Paris en janvier, le Panthéon, les Invalides dont le dôme avait été redoré l'année précédente, et le Val-de-Grâce sont les points de mire de prédilection ; les obus ne cessent de s'abattre sur les quartiers avoisinants où les établissements scientifiques comme la Sorbonne, l'Observatoire, le Muséum, les hôpitaux, les couvents convertis en ambulances sont le plus nombreux. Le communiqué officiel du 26 janvier enregistre que dans la journée précédente, il est tombé 69 obus sur l'asile d'aliénés de Sainte-Anne.

Il est une autre période sur laquelle les générations nouvelles sont encore moins renseignées ; c'est celle qui s'étend de la capitulation de Paris du 28 janvier 1871 à l'évacuation définitive du territoire. Là aussi, une légende s'est faite, des Saxons, des Bavares s'empressant de rendre de petits services aux habitants chez lesquels ils étaient logés, de bêcher leur jardin, de faire sauter les enfants sur leurs genoux en pensant à ceux qui les attendaient au logis. Que ces tableaux touchants soient exacts, c'est possible, mais cela ne doit pas nous faire oublier l'âpre joie avec laquelle, de toutes les terrasses qui entourent Paris, les états-majors regardaient, en mai, les incendies de la Commune faire l'œuvre de destruction qu'ils n'avaient pu accomplir. Cela ne doit pas nous faire oublier non plus les méfaits qu'ils ont commis durant cette période.

La capitulation de Paris avait livré Saint-Denis aux Allemands. Que cette capitulation fût, comme tout l'indiquait, le pas décisif vers la cessation de la lutte ou que la guerre reprit sur d'autres théâtres, le plus élémentaire sentiment de générosité prescrivait aux Allemands de traiter avec bienveillance des populations qui avaient supporté les souffrances d'un long siège, subi un bombardement intense, où les épidémies faisaient rage et que la famine seule contraignait, comme Paris au sort de qui le sien était lié, à ouvrir ses portes.

Mais cette générosité n'est pas article de kultur. A peine entrés, les Allemands écrasaient Saint-Denis de réquisitions, exigeant notamment que des oriflammes de quarante mètres de longueur fussent fixés aux quatre angles de la tour de l'abbaye. Il en coûta 160 francs à la ville.

Les amendes, les incarcérations arbitraires frappaient sans cesse la population. Le major de la place, baron von Mirbach, avait presque immédiatement distingué une jeune fille ; galamment il lui envoya un bouquet qui fut refusé. Il le renvoya par quatre hommes et un caporal avec ordre d'empoigner la jeune fille si elle refusait encore ; elle eut la chance de pouvoir s'enfuir.

Plus heureuse que la cathédrale de Reims, pour laquelle les Allemands de 1914 se sont chargés d'exaucer le vœu formé en 1814 par le professeur Jean-Joseph Goerres : « Détruisez cette basilique de Reims où fut sacré Klodovig, où prit naissance cet empire des Francks, faux-frères des nobles Germains. Incendiez cette cathédrale », la basilique de Saint-Denis n'eut pas trop à souffrir du bombardement de 1870. Viollet-le-Duc l'avait fait entourer d'échafaudages et de sacs de sable que les Allemands firent enlever aux frais de la ville. Ce n'est pas, comme on le dit parfois, un obus qui détruisit la tour du nord. Frappée par la foudre en 1836, elle fut relevée par l'architecte Debret. Mais la surcharge menaçait la solidité de l'édifice. Il fallut la raser quelques années plus tard. Le bombardement de 1870 abattit seulement, sur la façade, la tête de saint Denis qui, retrouvée plus tard, est aujourd'hui dans la sacristie.

Est-ce le souvenir de Charlemagne, que les Allemands revendiquent pour eux, qui préserva l'abbaye ? En tous cas, ils affectent à son égard un respect particulier. En novembre 1913, le prince

Frédéric-Henri de Prusse, cousin du Kaiser, qui la visitait, demandait au curé, qui l'accompagnait dans cette visite, la permission de s'approcher des marches de l'autel où, à l'âge de douze ans, l'empereur à la barbe fleurie s'était agenouillé pour être couronné avec son père Pépin-le-Bref et sa mère Berthe aux longs pieds.

Pendant l'occupation, les Allemands, qui avaient réservé l'abbaye pour leur usage exclusif, y étaient toujours très nombreux. Mais un témoignage qui semble digne de foi nous montre comment ils pratiquaient le respect. Au lendemain du jour où les Allemands quittèrent Saint-Denis (20 septembre 1871) (1), le chanoine Testory signala les mutilations que les soldats allemands avaient fait subir aux tombes royales. « Ils laissent dans notre vieille basilique, disait-il, des traces ineffaçables du vandalisme le plus hideux. Il n'est presque pas de tombeau qui n'ait été souillé et mutilé. Ils ont dévasté les richesses les plus précieuses de l'archéologie, brisé des objets que le moyen âge nous avait légués, mais que la brutalité allemande ne saurait comprendre, encore moins apprécier ».

Parmi ces mutilations, il signalait le bris de la main droite et du fleuron frontal de Charles VI, de la poignée de la dague de du Guesclin, de la main droite de Charles V, dont le sceptre et la main de justice sont brisés.

Il note encore que Sancerre a huit doigts coupés, que son sabre a été arraché, que Charles Martel a perdu un doigt, Jeanne d'Yvreux un fleuron de sa couronne, que la statue de Catherine de Médicis par Germain Pilon a été amputée des deux poignées et entaillée à coups de sabre, que celle d'Henri II a les doigts de la main droite brisés et le talon droit cassé à coups de crosse. Blanche de France, Charles-le-Bel, Pépin-le-Bref, Marie de Bourbon, tante d'Henri IV, Marie d'Espagne ont subi des mutilations plus ou moins graves.

La gaine du sabre de Charles d'Anjou, roi de Sicile, a été écornée ; est-ce par représailles de l'exécution de Konradin de Hohenstaufen, qui eut lieu sous son règne, à Naples, en 1268, et dont, au témoignage d'Henri Heine, les étudiants allemands parlaient vers 1835, de tirer vengeance, toute affaire cessante, dans le sang des Français ?

Louis d'Orléans, Valentine de Milan, François I^{er}, Claude de France, Charles de Valois comte d'Alençon, Renée de Longueville, bien d'autres encore sont signalés par le chanoine Testory comme portant les traces du vandalisme teutoï.

Le tombeau de Louis et Philippe, fils du comte d'Alençon, a perdu une tête d'ange. Le chanoine précise : « Le jeudi 16 février, j'ai vu un officier saxon visitant l'église avec son colonel casser une tête de chimère, la plier dans du papier et la mettre tranquillement dans sa poche ».

Il signale qu'au rétable de la Vierge, l'enfant Jésus a été décapité, que le bœuf et l'âne de la crèche ont disparu, qu'un petit enfant a le bras cassé dans le Massacre des Innocents, qu'un roi mage a perdu un bras et la moitié de sa couronne, que dans la Fuite en Egypte la tête de l'enfant Jésus et deux doigts de la Vierge ont été coupés.

Le chanoine Testory ayant protesté contre ces déprédations, les Prussiens, par ordre de leurs chefs, s'étaient rués chez lui, pillant, volant, saccageant tout et le menaçant de mort. Enfin, raconte-t-il, le baron de Mirbach, ce gentilhomme à la mode prussienne, ivre de colère et de libations alcooliques, m'a fait arrêter dans la cathédrale et traîner en prison par ses soldats. Il m'a retenu au fort de la Briche dans une dure captivité ».

C'est sans doute pendant ce temps que furent faites au rétable de la Vierge les dégradations que l'abbé constata après sa mise en liberté et au sujet

(1) Les préliminaires de paix signés à Versailles, le 26 février 1871, stipulaient que l'évacuation des territoires situés entre la rive droite de la Seine et la frontière de l'Est s'opérerait graduellement après la ratification du traité de paix définitif et le paiement du premier demi-milliard d'indemnité en commençant par les départements les plus rapprochés de Paris. Mais la Commune étant survenue, l'Allemagne se hâta d'en profiter pour revenir sur ses engagements. Le traité de Francfort (10 mai 1871) porte que l'évacuation des départements de l'Oise, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et de la Seine, ainsi que des forts de Paris, aura lieu aussitôt que le gouvernement allemand jugera le rétablissement de l'ordre suffisant pour assurer l'exécution des engagements pris par la France et que, « dans tous les cas, cette évacuation aura lieu lors du paiement du troisième demi-milliard ».

L'ordre était rétabli à la fin de mai. Le troisième demi-milliard fut versé en septembre.

On sait d'autre part que M. de Bismarck mettait les circonstances à profit et que, le 23 avril, il télégraphiait de Saint-Denis à son agent parisien, le général saxon Fabrice, de s'informer auprès du ministre de la guerre de la Commune, Cluseret « si, dans le cas où la capitale serait désarmée et non occupée par les troupes de Versailles, mes soldats pourraient y tenir garnison ».

« ...Vous devez bien comprendre, disait-il, que si nous arrivions jamais à occuper Paris avec l'approbation des deux partis, en garantissant l'indépendance de la Commune de Paris jusqu'à ce que les Français parviennent à s'entendre entre eux, nous améliorerions notre situation personnelle et nous nous garantirions contre la mauvaise foi possible du gouvernement de Versailles ». Les préliminaires de paix étaient ratifiés depuis le 2 mars. Chiffon de papier !

desquelles il écrit : « On prétend que le général prussien baron de Meden, après un déjeuner copieux, avait exercé lui-même son zèle fanatique sur ces objets qu'il traitait de superstition ». De même, le 1^{er} janvier 1915, la destruction de Reims inspirait à M. Rodolf Herzog une ode : « Fini la bénédiction ! Nous avons fermé, ô Reims, avec du plomb, la maison d'idolâtrie ! »

Mais les Allemands ne se bornèrent pas à ces mutilations d'œuvres d'art. Le chanoine Testory dit encore : « A l'extrémité des anciens caveaux, des Charles, se trouve un réduit où sont déposés les restes du maréchal Jean de Rieux et de Suzanne de Bourbon. Les Prussiens ont profané les deux cercueils. J'ai recueilli moi-même et remis en place les ossements de la princesse que des mains barbares avaient dispersés sur le pavé ».

Tous ces actes de brutalité stupide ont été commis — on ne saurait trop y insister parce que cela achève de les mettre en valeur — dans une ville où les Allemands n'étaient entrés qu'en vertu

d'une convention, pendant que se poursuivaient les négociations pour le traité préliminaire de paix, sinon après la conclusion de celui-ci et même du traité définitif. Quelque bonne volonté qu'on y apporte, ceux qui s'en sont rendus coupables n'ont pas à invoquer de circonstances atténuantes comme le font les intellectuels quand, dans leur manifeste ils disent hypocritement : « Si dans cette guerre terrible des œuvres d'art ont été détruites ou l'étaient un jour, voilà ce que tout Allemand déplorera sincèrement. Tout en contestant d'être inférieur à aucune autre nation dans notre amour de l'art, nous refusons énergiquement d'acheter la conservation d'une œuvre d'art au prix d'une défaite de nos armes ».

Il nous a paru utile d'exhumer d'un vieux journal les renseignements fournis sur les dégradations de l'abbaye par un témoin oculaire. Quant aux exactions des Allemands pendant les huit mois de l'occupation, aux mauvais traitements infligés par eux à la population, aux ripailles, aux orgies,

aux débauches de toute sorte auxquelles ils se livrèrent, notamment à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur Guillaume, à leurs réquisitions, à leurs violences, elles ont été sauvées de l'oubli en 1911 par un autre témoin oculaire, M. H. Monin, qui en joignant à ses souvenirs des pièces officielles, des documents certains, en fournissant, avec noms et dates à l'appui, des preuves irréfutables, a écrit une *Histoire du siège et de l'occupation de Saint-Denis par les Allemands en 1870-1871* à laquelle les événements donnent une actualité qu'il ne prévoyait pas alors.

Il serait bien à souhaiter que son exemple fût suivi par ceux qui jouissent du peu enviable bénéfice d'âge. Par le martyrologe de 1870, le passé se relie au présent. Ainsi s'établit la preuve que si les moyens d'action se sont aggravés, les Germains de 1914-1915 sont d'esprit et de sentiment les dignes continuateurs de leurs devanciers.

Georges DE NOUVION.



VISION DU CHAMP DE BATAILLE. — Le canon tonne et de toutes parts les marmites tombent. Il arrive qu'elles s'écartent du but ; la zone dangereuse n'est pas facile à délimiter. L'habitude du péril a rendu nos officiers fatalistes. Ils ne s'exposent pas inutilement mais ne se résignent guère non plus à se terrer sans cesse. Et l'on voit parfois, au bord des routes quelque chef oisif qui contemple le paysage où éclatent les obus. On ne sait ce que l'on doit admirer le plus dans la scène que voici : l'indifférence de cet officier à soixante mètres duquel une marmite éclate où le sang-froid du photographe qui a « pris » le cliché.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

La seconde semaine du mois d'août n'apporte sur le théâtre occidental de la guerre aucun changement de quelque importance, même local. C'est au point que je pourrais presque répéter dans les mêmes termes ce que je disais de la situation la semaine dernière. Mais, si on examine dans le détail ce qui s'est passé sur ce front invariable, on constate une somme considérable d'efforts allemands infructueux, correspondant, du côté des alliés, à une attitude presque totalement défensive. Il faut pourtant en excepter une opération heureuse des troupes anglaises à l'est d'Ypres, dans la région où les gaz empoisonnés les avaient obligés à rétrograder un peu. Malgré la très vive résistance de l'ennemi, malgré ses retours offensifs, elles ont réussi à rétablir leur ancienne ligne de bataille, et même à l'améliorer, tant par des gains nouveaux que par des rectifications de tracé nécessaires. Quant à nous, sur cette partie du front, à part les duels d'artillerie incessants, qui se poursuivent là comme partout ailleurs, nous n'avons eu aucun engagement proprement dit.

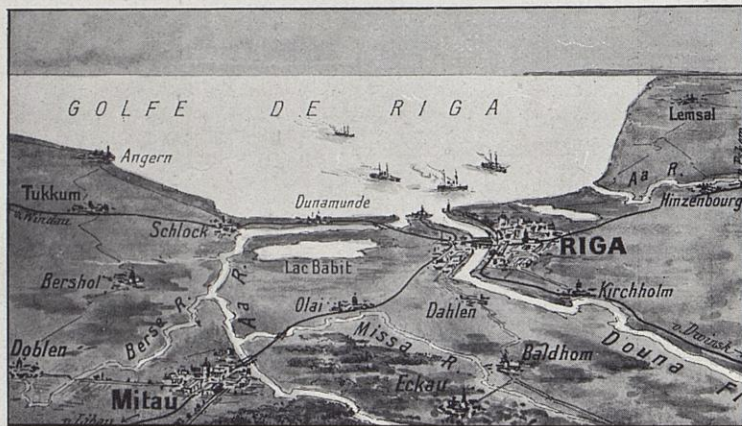
En Artois, il n'en est pas de même. On compte au cours de la semaine six attaques de l'infanterie allemande : cinq débouchant de Souchez, surtout vers le nord de ce village et aux abords du château de Carleul, et une contre Neuville-Saint-Vaast. Elles ont toutes été repoussées avec pertes ; mais aucune n'a été suivie de contre-offensive de notre part. Sur tous les points où nos positions touchent celles de l'ennemi, la lutte de tranchée à tranchée a été continuée à coups de grenades à main, de pétards et de tous autres engins à courte portée et à tir plongeant. Ceci est d'ailleurs maintenant la besogne courante, journalière, dès que les circonstances s'y prêtent.

Le secteur de l'Argonne est de plus en plus celui où se produisent les plus violents efforts de l'ennemi. Tant sur la route de Vienne-le-Château à Binarville et à l'est de cette direction, vers le ravin de la Houyette, vers celui de la Fontaine-aux-Charmes, que plus loin vers Marie-Thérèse et au delà, nous ne comptons pas moins de huit attaques allemandes très violentes, soit une en moyenne par jour, précédées de bombardements intenses, avec le concours d'obus asphyxiants et de nuages empoisonnés.

Aussi, malgré leurs échecs successifs, les Allemands ne renoncent pas à leur projet d'atteindre vers les Islettes le chemin de fer de Châlons à Verdun, pour intercepter les communications de la

place par les voies ferrées, ce qui serait évidemment un important résultat, sans toutefois en amener l'investissement. On voit donc combien il est nécessaire, on ne saurait trop le répéter, que nos défenses soient établies en profondeur, non seulement sur plusieurs lignes possédant de nombreux et solides points d'appui, mais même avec une évidente exagération. Cette exagération, qui ne peut manquer d'être connue de l'ennemi, doit avoir pour effet de l'engager à ne pas poursuivre des entreprises désormais irréalisables.

Vers la Moselle, au bois Le Prêtre, l'offensive allemande s'est de nouveau manifestée contre nos positions de la Croix-des-Carmes. Là aussi,



LA RÉGION DE RIGA.

il a été fait usage des gaz asphyxiants. L'ennemi n'y a pas remporté le moindre succès. Enfin, pour clore cette série, nos positions sur le contrefort des Vosges qui s'avance au nord de Munster, et notamment celle, si importante, de la crête du Linge, ont été régulièrement, de deux en deux jours, l'objet de quatre attaques furieuses, toutes repoussées avec des pertes sensibles.

Ainsi, fidèles à notre tactique, nous avons largement contribué à l'usure des forces de l'ennemi sans exposer les nôtres au delà du nécessaire. C'est le moyen le plus certain, le moins aléatoire, d'en venir à bout, si non le plus rapidement.

* *

La retraite de l'armée russe s'effectue méthodiquement, en tenant tête à l'ennemi, pied à pied, et en lui infligeant de fréquents échecs. Elle est beaucoup moins rapide qu'on n'aurait pu le penser d'abord, et par suite, le mouvement de l'ennemi est fort ralenti. Dans certains secteurs, même, il est temporairement enrayé. Ainsi les opérations

allemandes vers Riga et dans la région comprise entre Riga et Kovno, ne progressent pas. La flotte allemande a essuyé, dans le golfe de Riga, un revers assez marqué, suivi deux jours après d'un second, moins grave. Les forces allemandes qui ont tenté à plusieurs reprises l'assaut des forts de Kovno ont été jusqu'ici repoussées avec de lourdes pertes ; de sorte que la branche nord de la tenaille allemande, qui devait exécuter contre le flanc droit russe et même en arrière de ce flanc, un mouvement de large envergure, est arrêtée au moins jusqu'à nouvel ordre, et les Russes en profitent pour améliorer de jour en jour leur situation défensive. On prête maintenant à l'ennemi le projet d'aller à Pétrograd, et de créer à cet effet une base d'opération à Riga, pour éviter les convois par les longues routes de terre. Soit. Mais Riga est loin de Pétrograd encore, et le temps marche. Aller à Pétrograd n'est pas tout ; il faut pouvoir en revenir avant que la mauvaise saison ne fasse de 1915, pour les Allemands, un 1812. Et puis, il faut compter avec l'armée russe, qui, si elle ne se retire pas dans la direction de Pétrograd, peut prendre une position de flanc.

La situation de la Turquie est peu brillante. Les munitions ne lui arrivent plus d'Allemagne à travers la Roumanie, et si ses ressources ne s'épuisent pas encore, du moins diminuent-elles d'une façon gênante. La mésintelligence augmente entre Turcs et Allemands. La campagne en Asie n'est pas favorable ; la navigation est interceptée par les Russes dans la mer Noire ; enfin, les sous-marins anglais sont fort gênants dans la mer de Marmara et jusqu'à Constantinople même. D'autre

part, l'affaire des Dardanelles, si longue et si pénible pour les alliés, semble devoir entrer dans une période plus active. Les points de débarquement se multiplient. Un nouveau centre d'action s'est créé, sur la côte occidentale, au nord du cap et de la falaise de Gaba Tépé, qui se trouve à la hauteur de Maïdos par le travers de l'isthme. Puis, les alliés ont mordu sur un troisième point, dans la région de Kavak, toujours sur la côte occidentale, à la hauteur de Gallipoli. Enfin, depuis quelques jours, il est question d'un autre débarquement encore, sur l'emplacement duquel nous ne sommes pas fixés dès à présent ; des forces britanniques nouvelles auraient pris pied vers le fond du golfe de Saros. Hâter l'ouverture des Dardanelles est certainement, dans les conditions actuelles, ce qui peut amener les résultats les plus importants et les plus rapides, tant militaires que politiques, et conduire les événements vers la fin de la guerre, sinon à bref délai, du moins dans un avenir que l'on peut entrevoir.

Général BERTHAUT.

LES VIANDES FRIGORIFIÉES

La Chambre a discuté et voté le 20 mai dernier le projet de loi autorisant le gouvernement à acheter des viandes frigorifiées.

Il est intéressant de connaître quels sont les moyens dont dispose la guerre :

1° Pour importer ces viandes, soit de nos colonies, soit de l'étranger ;

2° Pour conserver ces importations jusqu'à leur consommation.

Avant d'envisager la façon de les conserver, il est nécessaire d'étudier les ressources en bétail dont nous disposons sans avoir recours à l'étranger.

L'Afrique Occidentale française nourrit un cheptel bovin que nous pouvons évaluer à 3.000.000 de têtes tant vaches que bœufs, deux tiers environ des premières et un tiers des seconds sans compter les troupeaux qui sillonnent la Mauritanie.

A Madagascar l'élevage du gros bétail a toujours été l'une des principales richesses de l'île. Sans m'étendre en une description zootechnique du bœuf malgache je m'en tiendrai au rôle économique qu'il doit jouer au point de vue actuel.

D'après les statistiques, la population bovine de Madagascar dépasse certainement 5.000.000 de têtes pour une population de 3.000.000 d'habitants.

Ces chiffres sont suffisamment éloquents pour apprécier l'importance de la viande qu'il serait possible d'exporter. Le prix moyen d'un bœuf à Tananarive étant de 60 francs pour un poids de 380 kilos vif il est superflu d'insister sur les avantages d'une telle exploitation.

Si des dispositions commerciales régulières étaient organisées, l'accroissement de l'élevage et du troupeau s'en ressentirait et si l'écoulement devenait régulier les éleveurs seraient poussés à l'augmentation de la production et à la recherche de la précocité. Les débouchés ayant manqué jusqu'ici, le stimulant a fait défaut et il en est résulté une immobilisation de la production pour un pays dont la surface égale la France, la Belgique et la Hollande réunies, territoire immense couvert de pâturages excellents.

Le Sénégal et la Guinée peuvent avec quelques efforts réaliser un élevage très rémunérateur et

fournir à nos ports des bœufs et des moutons.

Les races ovines actuelles de l'Afrique Occidentale française sont très recommandables et il n'y a pas lieu d'en substituer d'autres. Les moutons et les chèvres constituent la plus grande partie du cheptel des régions du nord, Mauritanie, Sahel, Sahara, Soudanais, Maroc. Comme pour les bovidés il faut constater l'existence de grandes ressources — le moment est inopportun pour en critiquer la mauvaise exploitation, je me bornerai à attirer l'attention du Ministre de l'Agriculture sur les améliorations qui doivent être apportées.

Les transports de bétail de boucherie par voie de mer à longue distance sont condamnés au point de vue économique. Le transport des viandes congelées ou frigorifiées représente actuellement la seule solution logique.

Il faudrait qu'il y ait à Madagascar et dans notre Afrique Occidentale, dans les ports d'embarquement et à proximité directe de ces ports des abattoirs modernes pourvus de frigorifiques ; qu'il y ait chez nos compagnies de navigation des bateaux aménagés pour ce genre de commerce et qu'il y ait chez nous dans nos grands ports maritimes des entrepôts frigorifiques capables de faire des emmagasineurs et des réexpéditions selon les besoins.

La République Argentine est actuellement dans le monde entier le pays qui exporte les plus grandes quantités de viandes frigorifiées.

De très grands progrès ont été réalisés en France au cours de ces derniers mois et si la Chambre a voté un projet de loi autorisant l'achat de viandes frigorifiées c'est que toutes les dispositions ont été prises pour leur transport par mer et par terre et pour leur conservation dans les divers magasins frigorifiques qui ont été créés.

Notre amour-propre national doit se glorifier qu'un Français, Charles Tellier, ait été l'initiateur d'un progrès dont les conséquences incalculables ne peuvent être qu'imparfaitement entrevues.

Dans sa pensée une flotte puissante devait se construire pour le transport des viandes, avec Rouen comme port d'attache, docks et magasins frigorifiques appropriés ; malheureusement cette conception grandiose ne fut pas comprise à cette époque en France, et, d'après le vers du poète :

Sic vos, non vobis, mellificatis apes

c'est à d'autres que l'œuvre a profité jusqu'ici.

Nos amis, les Anglais, avec l'esprit pratique qui les caractérise, ont été, peut-on dire, les seuls consommateurs de viandes froides d'outre-mer. Ils ont aménagé une flotte d'au moins 275 navires frigorifiques sur lesquels ils importent à la métropole et dans leurs colonies une partie de l'immense production australienne et argentine.

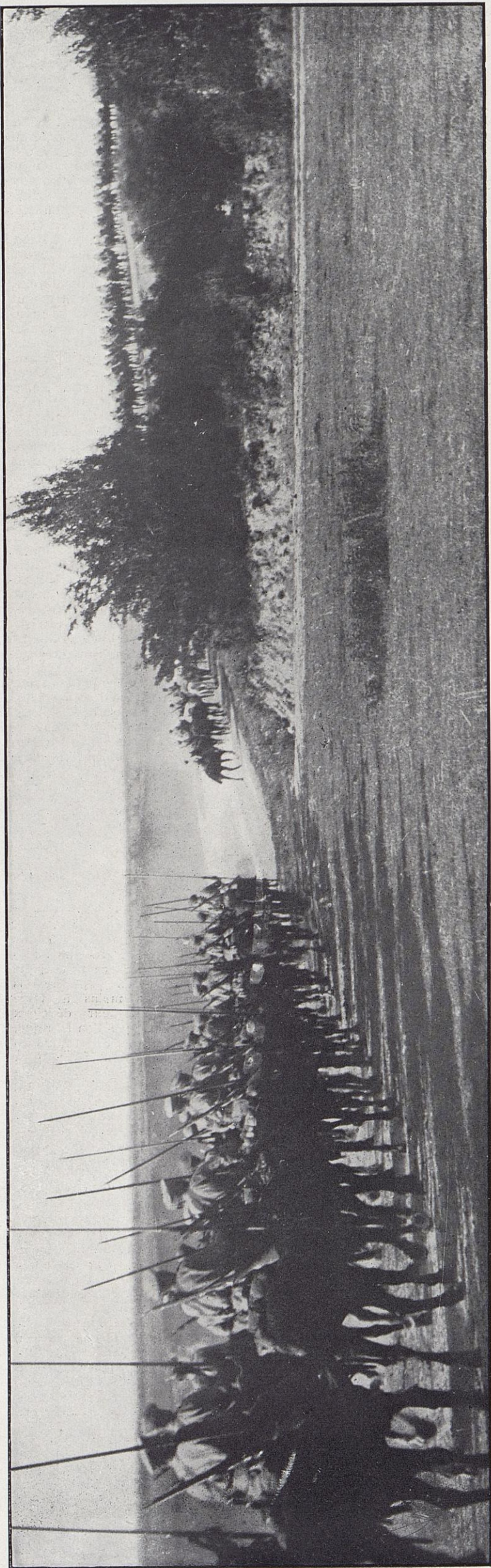
Bien qu'un peu tard, nous venons de suivre leur exemple, il faut féliciter M. Fernand David, ministre de l'Agriculture, qui a eu l'initiative de présenter un tel projet à la Chambre qui, en le votant, vient de rendre au pays un service incalculable.

Il serait trop long de décrire les machines frigorifiques, le principe est celui-ci :

Un appareil générateur du froid envoie dans des tuyaux installés dans des chambres spéciales le froid nécessaire au maintien d'une température uniforme et constante, laquelle est produite par des courants liquides et aériens, créant une atmosphère froide et sèche dans laquelle les matières organiques à conserver sont maintenues en permanence, atmosphère que l'on fait circuler incessamment de la chambre froide vers l'appareil frigorifique et réciproquement de manière à la maintenir toujours à la température que l'on peut appeler conservatrice et à la dépouiller incessamment par son passage sur les plaques du frigorifère des vapeurs dont elle s'est chargée dans la chambre froide. Grâce à ce circuit on bénéficie de l'abaissement de température une fois acquis et l'air revient à la chambre froide, desséché et purifié.

Sur ce principe, des magasins frigorifiques, des trains spéciaux dont le froid est produit par la locomotive, des vapeurs ont été aménagés avec tous les perfectionnements désirables, de sorte qu'aujourd'hui les viandes sont transportées au front dans un état de parfaite conservation. L'initiative et l'activité d'un industriel bien connu dans cette branche, M. de Chanaud, ont contribué en collaboration avec M. le général Abaut au développement prodigieux qui a été accompli dans cette voie depuis le début de la guerre, et je suis persuadé, qu'une bonne organisation aidant, nos colonies d'Afrique nous permettront de puiser nos ressources dans leurs richesses.

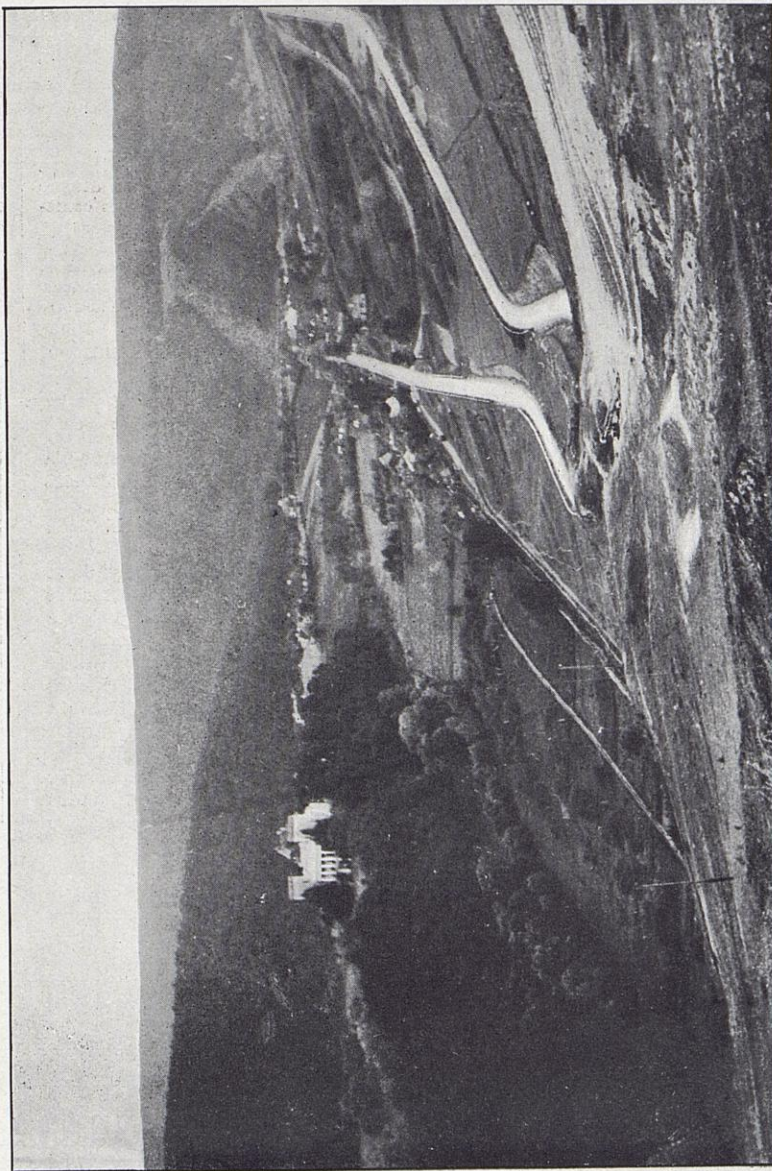
LÉO DE LIGNÈRE.



DANS LA RÉGION DE RIGA. — Une troupe de cavalerie russe va renforcer l'armée qui oppose une brillante résistance aux opérations de Hindenburg dans les provinces baltiques.



EN POLOGNE. — Les juifs abandonnent leur ville et leurs maisons devant l'invasion des Germains, qui leur ont cependant promis l'amélioration de leur sort.



LES ROUTES GALICIENNES. — En considérant les lacets et les méandres de ces routes, on se rend compte des difficultés que dut rencontrer la courageuse retraite des Russes en Galicie.

TROIS ÉPISODES DE LA GUERRE SUR LE FRONT ORIENTAL.

LA MODE

Si les robes sont simples, depuis un moment, la lingerie est d'une rare élégance. Avec la mode des robes amples et courtes, elle devient plus vaporeuse et plus floue encore.

Pour l'été, les chemises, culottes ou combinaisons se font en jersey de soie, en crêpe de Chine, surtout.

Le mélange du tulle uni, ou à pois, festonné ou à jours, est adorable pour ces dessous. La combinaison : cache-corset-culotte reste la préférée. On voit cependant une nouvelle combinaison, simulant un court tablier plissé, en mousseline de soie chiffon rose pâle, dont l'ori-



Robe de taffetas noir,
Chapeau de velours noir. — Phot. MANUEL

ginale disposition de rubans forme seule la culotte.

La mousseline brodée, le linon de fil s'incrument de vieilles dentelles grises ou jaunies, des broderies de teintes pâles : mauve ou vieux bleu s'entremêlent aussi sur les fines batistes.

Une femme adroite combine souvent, elle-même, de ravissants modèles qui ont toujours un cachet spécial d'originale fantaisie.

En crêpe rose, en linon citron ornés de tulle malines, de tulle festonné ou à pois brodés ; ces chemises ou pantalons se font extrêmement courts. La chemise, légèrement cintrée à la taille, demande à être essayée comme une toilette (comme toute la lingerie élégante d'ailleurs).

La petite culotte assez large — cette ampleur obtenue par un laçage de ruban de côté ou une échelle de petits nœuds retenant la neige du tulle plissé, à volants ornés de jours. Parfois, la culotte ouverte de côté laisse voir la jambe gainée de soie et la guirlande de roses rococo qui remplace la jarretière. La forme Empire, le genre Récamier, si seyants aux jolies formes, obtiennent un grand succès pour la lingerie de luxe qui reste de ligne simple comme l'ensemble. Les détails seuls sont minutieusement combinés. Les volants au bas des chemises ne se font plus. Ils sont remplacés par des plis, des jours, des festons.

Comtesse MAUD.

LA SEMAINE

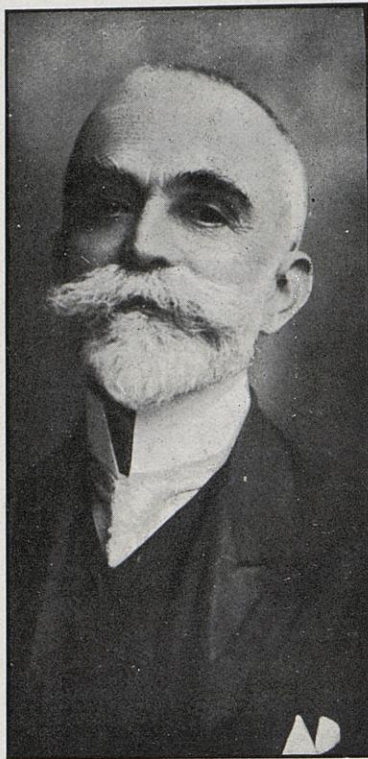
C'est beau. Le Kolosse perçoit, malgré ses faux semblants de victoires, les oscillations et les craquements précurseurs de l'écroulement définitif. Sur la voie du Destin, s'entend déjà, comme dit Hugo, « le pas du gendarme de Dieu ». Néanmoins, le Kolosse krâne. Il affecte la haute impassibilité du savant. Les industriels et les notables, l'Allemagne économique et enseignante songent aux bénéfices de la campagne, se font les conseillers bénévoles du pouvoir dans l'œuvre « prochaine » de dépècement et d'annexion. Vous connaissez, par votre journal, « ce qu'il faut prendre à la France, à la Russie, etc. ». Et cela, c'est vrai, sincère — l'orgueil boche est un stupéfiant et un aveuglant sans second — est proprement admirable. Cela vaut cent dépêches de l'agence Wolf. Un peuple en désarroi doit puiser dans la sérénité de ces « notables » un réconfort qui vient à son heure. Le rêve continue. Car voilà bien longtemps, comme on sait, que les Boches découpent sur le papier, et, province par province, nous engloutissent.

Nos ennemis, en effet, n'ont jamais pénétré La Fontaine. L'air champenois cette année les y aidera-t-il ? Regardez-les. Ils déposent des annotations au bas des textes, filent des gloses, tournent lourdement autour des mots et des idées — ils n'entrent pas, ils n'entrent que dans les maisons et les caves. Il n'est que de signaler pour l'heure aux auteurs du manifeste annexionniste, l'histoire de l'ours et des trois compagnons, de même qu'il eût été bon, avant la guerre, que l'Allemagne méditât la fable du *Loup, la mère et l'enfant*. Quand la féroce et grossière bête s'avance pour... croquer le marmot, elle apprend, un peu tard, ce que parler veut dire. Et c'est, en un joli conte, toute la psychologie du boche et de l'union sacrée.

Cependant il nous vient d'excellentes nouvelles de Champagne. Le raisin aoûté sous les obus. C'est déjà au son du canon que se fit la vendange dernière. Ce vin de guerre sera d'inestimable prix et l'on entend bien que je parle surtout au moral.

Les ont-ils convoités ces coteaux de Champagne, en ont-ils fait le siège pa-

tient, tenace, sournois. Ce n'est pas toujours avec leurs « marmites » qu'ils nous ont disputé nos flacons. Voilà dix ans, nous avons entendu de bons vigneron déplorer que de temps à autre, lambeau par lambeau, une bonne part du sol cham-



M. BERNARDINO MACHADO, qui vient d'être élu président de la République portugaise.

penois tombât aux mains de l'ennemi. L'Allemagne envoyait des ouvriers dociles, humbles, prêts à toutes les besognes, satisfaits des moindres salaires chez les meilleurs viticulteurs du pays rémois. Ils y apprenaient, en faisant la connaissance du sol et des personnes, les recettes et les secrets vinicoles. On sait, par quel

A NOS LECTEURS

Ce numéro du *Monde Illustré* paraît avec quelques heures de retard et il semblera peut-être à nos lecteurs un peu moins bien équilibré que ne le sont nos numéros ordinaires. Nous prions nos amis d'en trouver ici nos excuses. La censure nous ayant imposé, au dernier moment, la suppression de cinq pages contenant une abondante documentation sur

, nous avons dû suppléer à ces vides. De là, le retard et le manque d'homogénéité de ces pages qu'il nous fallut remanier de fond en comble.

ÉCHOS

LA JOURNÉE DU 26 SEPTEMBRE

Le Syndicat de la Presse parisienne n'a jamais manqué, dans les circonstances douloureuses que nous traversons, de prêter à toutes les œuvres charitables son concours le plus actif.

Non content, de ce rôle, le Syndicat de la Presse a voulu faire mieux encore et marquer, une fois de plus sa volonté de se manifester par un acte personnel.

C'est ainsi que devant l'impossibilité de faire un choix parmi tant d'œuvres également intéressantes, il a sollicité du Gouvernement l'autorisation d'organiser une « Journée » globale : La Journée des éprouvés de la guerre — militaires ou civils, qui permit d'alléger les charges des œuvres qui se consacrent à ces glorieuses et intéressantes victimes.

Le Ministre de l'Intérieur entrant dans les vues du Syndicat et se rendant compte des résultats qu'on pouvait attendre d'une telle initiative, n'a jamais hésité à accorder, pour le 26 septembre la « Journée » demandée : les bénéficiaires — cela va de soi — devant être répartis, après entente préalable, dans l'esprit le plus électique et le plus libéral.

Mais les œuvres de cette nature sont légion et, pour pouvoir faire bénéficier le plus grand nombre d'entre elles du résultat de cette journée, il importe que la recette dépasse les prévisions les plus optimistes. Afin d'atteindre ce but, le

Syndicat de la Presse, tout en sachant ce qu'on peut attendre encore de la générosité du public, a estimé nécessaire la création d'un attrait nouveau : il a donc sollicité — et obtenu — la très grande faveur d'une tombola, dont le mécanisme ingénieux permettra tout à la fois de distribuer à de nombreuses œuvres des sommes importantes et de faire circuler dans le commerce, un million au moins et peut-être deux.

LA MÉDAILLE DU « POILU »

Le Comité Permanent des Fêtes de Bienfaisance de Dijon vient d'organiser



« Le Poilu », de M. Paul Gasq.

une nouvelle « Journée » au bénéfice des vaillants défenseurs de la Patrie.

L'insigne vendu a été la très belle et très artistique médaille du « Poilu » due au talent de l'éminent statuaire bourguignon Paul Gasq. Nous sommes heureux d'en donner la reproduction.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.

art subtil, quel soin dévot, dans quelle piété attentive s'élabore ce « nectar » lumineux qui bruit dans la flûte ou la coupe. Une bouteille de champagne c'est, dans l'ordre des vins, l'impeccable sonnet qui vaut un long poème. Depuis la taille, la floraison, depuis la vendange où le bon grain est trié par des doigts religieux et experts se prépare la qualité de la perte et le titre de l'or, Je souhaite que cette histoire d'une bouteille de vin vous soit contée quelque jour par un vieux vigneron au temps doux — grisant de la décuaison ou de la grappe en fleur.

Insinuants et tenaces, le jour où quelque propriétaire sans enfant voulait se retirer et céder son coteau, les ouvriers boches se trouvaient là. Ils payaient bien. Ainsi peu à peu s'en allaient les arpentés champenois. Souvent encore des commis-voyageurs venaient acheter la vendange sur place. La Champagne, comme les anciennes gauloises, vendait sa chevelure d'or. Là-bas grâce aux recettes françaises et à quelque chimie boche — on embouteillait le soleil de nos coteaux. Soleil frelaté, sans doute, mais qui brillait encore dans la coupe du Kaiser et le grisait assez pour qu'il put s'écrier à la fin d'un banquet d'officiers en lançant sa coupe contre les murs : « Que quiconque s'oppose au destin de l'Allemagne, soit brisé comme ce cristal ! »

Les Dieux, vieux et jeunes, n'ont pas exaucé les vœux de l'impérial buveur. Et son verre est brisé comme cette coupe légendaire qui symbolise, dans la ballade allemande, la fortune d'une haute maison.

Le raisin, cependant, mûrit et se colore. Demain la vendange. C'est une « force-rie » épique cette année que le ciel de Champagne. Soyez sûrs, qu'entre deux obus endommageant un beau plan ou quelque fil de fer barbelé de vrilles, on entendra, comme antan, rires et chansons. Et je crois que ce vin aussi léger, aussi joyeux claquera plus grave et plus sec. Ainsi ce terroir sacré dont les vignes miraculeuses, au temps de Jehanne, reflourirent après la foulée des chevaux et le piétinement des hommes d'armes, portera pour la deuxième fois témoignage de notre vaillance et de sa « fidélité ».

J. DE BARONCELLI.

LES GALLOIS CÉLÈBRENT
LEUR ANNUELLE FÊTE DRUIDIQUE

(Voir nos photos page 122.)

Malgré les événements qui bouleversent l'Europe, ceux des Anglais qui restent *at home* ne changent pas un iota à leurs habitudes, et, en dépit des incursions des zeppelins qui menacent toujours de réduire Londres en poussière, ils n'en continuent pas moins à vivre tranquilles, en savourant leur délicieux *tea* national. Tandis que l'on fabrique, de façon intense, des projectiles dans les centres manufacturiers, à la voix de M. Lloyd George qui, comme chez nous M. le sénateur Humbert, clame : « Des canons, des munitions ! », on célèbre, d'autre part, en des sites pittoresques de poétiques fêtes, évocatrices des époques de paix. Pour un instant, elles ont eu au moins le grand avantage de détourner nos yeux des « champs de carnage » (les tranchées dans l'espèce) où l'on se massacre, entre voisins, peut-on dire, et à journées faites.

C'est à Bengar (pays de Galles) qu'elles ont eu lieu pour perpétuer, comme chaque année, les vieux rites païens en reproduisant le geste des druides armés de faucilles d'or pour récolter dans les forêts le gui sacré.

L'ensemble de cette cérémonie qui rappelle aux très vieux *dilettanti* le premier acte de *Norma* l'un de leurs opéras préférés, empruntait cette fois un attrait de plus au mélange des nombreux uniformes des soldats venus du front, et des antiques costumes locaux, d'une rare originalité.

Le commandant des troupes canadiennes, le général Sam Hughes était parmi les assistants, ainsi que M. Lloyd George qui, Gallois d'origine, a prononcé un éloquent discours, dont le grand souffle patriotique a fait vibrer tous les auditeurs, y compris les druides de la figuration qui, eux aussi, ont fort applaudi les paroles de leur illustre compatriote.

A. B.